

**LE
SECOND
SOUFFLE**

**LE
SECOND
SOUFFLE**

GILLES MARCHAND • JENNIFER MURZEAU

RAGEOT

Gilles Marchand a bénéficié pour l'écriture de ce livre
du Programme de résidences d'écrivains
de la région Île-de-France.



Cet ouvrage a été imprimé sur un papier
issu de forêts gérées durablement,
de sources contrôlées.

Couverture : Alice Peronnet
Photos © Greenga, Michal Sanca
et Zamurovic Brothers/Shutterstock.

ISBN : 978-2-7002-7671-8

© RAGEOT-ÉDITEUR, PARIS, 2021.

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Loi n° 49-956 du 16-07-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

À Nine
À Milo et Elliot

CHAPITRE 1

ULYSSE

Je vis dans un monde pourri, dans un immeuble pourri, entouré de gens pourris.

On nous mesure, on nous pèse, on nous évalue, on nous température, on nous pique. Dedans ça pue les produits d'entretien. Dehors ça pue la mort.

Pour mes seize ans, j'ai eu droit à double ration d'oxygène. Mes neurones étaient comme des dingues, j'ai eu envie d'aller courir dans les couloirs.

Aujourd'hui ça va, demain on sait pas mais il est peu probable que ça aille mieux. Ça va rarement mieux. On tente des trucs. Des traitements, des pilules, des piqûres, des protocoles. Ils adorent le mot protocole. Moi, je le trouve moche. Et ça annonce rarement quelque chose de bon. En général, un nouveau protocole s'accompagne de nouvelles douleurs.

On dit que j'exagère, que c'est l'adolescence, les hormones, le manque de sommeil, la fatigue. On

dit beaucoup de choses et on me demande jamais mon avis. Ce n'est pas leur faute, ce sont des scientifiques. Ils essaient de nous sauver. Nous et ce qu'il reste du monde.

Je me plains alors que je fais partie de ceux qui ont de la chance.

Nous sommes les privilégiés, ceux dont on s'occupe le mieux. Il paraît que d'autres, ailleurs, n'ont droit à aucun traitement, aucun remède, à rien. Je ne suis jamais allé à l'extérieur du Centre, ce serait un suicide. Et ici on a tout ce que l'on veut. Une vague salle de sport pour nos corps déglingués, des lits relativement confortables, des médecins pour s'occuper de nous et des livres datant pour la plupart du xx^e et du début du xxi^e siècles. Dehors, tu chopes un rhume, tu meurs dans la journée. Plus d'anticorps. D'ailleurs, j'ai jamais trop compris pourquoi on les avait appelés les anticorps vu qu'ils sont justement censés protéger nos corps. Si c'est moi qui les avais découverts, je les aurais appelés les antimort.

Moi j'ai rien découvert, alors mon avis sur la manière d'appeler les anticorps, on s'en fout pas mal. On me dit toujours que je pose trop de questions. Faut dire qu'on a le temps de se creuser les méninges. Les heures passent lentement et on ne peut pas dire que nos journées soient très diversifiées. Le Centre est grand mais on en a vite fait le tour. Il est composé de trois bâtiments. Comme une espèce de U. Deux grandes ailes où

se trouvent les dortoirs ainsi que les infirmeries et la salle de cours. Le plus gros bâtiment, celui qui relie les deux ailes, est constitué du réfectoire en rez-de-chaussée et des bâtiments administratifs aux étages. Dessous, il y a des salles auxquelles nous n'avons pas accès, elles sont réservées aux adultes et les portes pour y accéder sont fermées à clef. C'est là que loge tout le personnel : médecins, surveillants, infirmières.

Nous, nous avons le droit de sortir des bâtiments, dans le creux du « U ». C'est notre « jardin » qui ne ressemble pas du tout à un jardin. Nous l'appelons le Ventre. Comme pour les anticorps, ce n'est pas moi qui ai choisi le nom. On le surnomme comme ça parce que c'est une énorme sphère qui nous protège de l'extérieur. Nous sommes comme dans le ventre d'une mère qui nous abrite et nous aide à grandir tant que nous ne sommes pas prêts à aller réellement à l'extérieur.

Voilà pour notre cadre de vie : le Centre pour les parties intérieures, le Ventre pour ce faux jardin placé sous une coupole géante. Comme un symbole, une seule lettre pour les différencier, faut dire que la différence n'est pas flagrante et la sensation de liberté reste assez abstraite : même pour y accéder, au Ventre, il faut passer par des sas hermétiquement fermés. La plupart du temps, nous sommes à l'intérieur des bâtiments dont on ne peut pas ouvrir les fenêtres. Des ventres au milieu du Ventre. De l'air circule dans les tuyaux

à la bonne température. C'est toujours la même et je ne vois pas ce qu'elle a de bonne mais comme je n'ai plus le droit de poser trop de questions, je n'ose pas le demander.

Bonne température dans les dortoirs, bonne température dans le réfectoire et les couloirs, bonne température dans les douches. Toujours la même bonne température. On n'y pense plus.

Dans le Ventre, c'est pas la même ambiance. Il fait plus chaud. Trop chaud. Et pourtant, on nous couvre de vêtements épais qu'on nous retire à peine revenus à l'intérieur. Je crois qu'ils font des tests aussi sur nos vêtements. Ce sont des vrais maniaques des tests. Je suis sûr que lorsqu'ils dorment, ils testent leurs rêves.

Il faut quelques minutes pour s'habituer à l'air dans le Ventre. Les plus fragiles sortent avec un masque. Des machines balancent de l'air sain qui se mélange avec l'air dégueu de l'extérieur. Les parois permettent au mélange de rester à peu près respirable pendant deux bonnes heures. On se prend ce drôle de cocktail de particules fines et de pesticides dans les poumons mais si on veut sortir de là un jour, faut bien s'habituer.

On voit à peine le ciel à cause de cette espèce de brume moite et de la paroi poussiéreuse qui nous protège de l'extérieur. Il y a quelques arbustes et des troncs d'arbres plus ou moins vaillants, plus ou moins droits, plus ou moins gris. Parfois quelques feuilles atrophiées. Interdiction d'y

toucher. Elles sont précieuses et on rêve tous de voir un jour un arbre qui en serait recouvert.

Deux heures le matin et deux heures l'après-midi, quatre heures qu'on paye assez cher en examens. Mais ça vaut le coup : c'est le seul moment où nous ne sommes pas accompagnés d'adultes. Ils restent à l'intérieur à nous observer. De toute manière, on ne peut pas aller bien loin.

Dans le Ventre, c'est quartier libre. Personne pour nous dire ce qu'on doit faire. On s'est organisés tout seuls. La moitié du temps chacun fait ce qu'il veut : on discute, les plus jeunes jouent aux billes, on marche, on court, avec des électrodes branchées un peu partout. Parfois on a droit à un ballon pour jouer au foot. Garçons et filles mélangés.

Malgré mon asthme, je suis le capitaine de mon équipe. C'est le bénéfice de l'âge. L'autre capitaine est mon meilleur ami. Il s'appelle Achille. Son visage est l'un de mes tout premiers souvenirs. C'est un vrai frère. Nous étions les deux premiers enfants sauvés. On s'est toujoursentraîdés. Il n'y a qu'en sport que nous sommes rivaux. Là, c'est chacun pour soi et son équipe. L'essentiel est de participer mais le but c'est de gagner et si possible de coller une rouste à son adversaire. À la fin du match, on se serre la main et on passe à autre chose. Mais tant qu'il y a un ballon et des buts à marquer, on se défonce. Dans la limite de nos poumons disponibles. On s'essouffle rapidement et on finit par ne quasiment plus courir. Ça nous

oblige à jouer collectif, nous a expliqué l'un des médecins.

À notre retour, on bourre nos poumons de différents aérosols. Je peux garantir que ça tousse à mort dans les couloirs. Concert de toux à tous les étages.

Quand on sera adulte, ça ira mieux : ça passe avec l'âge, ils disent. C'est la preuve que les traitements fonctionnent. Il faut souffrir pour respirer. Une bonne heure à ne rien faire d'autre que d'essayer de reprendre son souffle en se faisant inspecter le moindre pore de peau par un médecin concentré sur son carnet de notes. « Inspire, dis A, ça te fait mal si j'appuie ici ? » Autant dire que c'est pas le moment le plus sympa de la journée. On n'arrive pas à inspirer, les A ressemblent plus à des Eurk et, évidemment, ça fait mal si t'appuies ici.

Les « cours » ont lieu le matin de bonne heure et en début d'après-midi. C'est le moment où nos cerveaux sont au maximum de leurs capacités. C'est nouveau d'il y a deux ans. Deux heures à ingurgiter des informations qui vont faire de nous des adultes intelligents et cultivés. J'exagère un peu en appelant ça des « cours ». Et j'exagère beaucoup en disant que l'on veut faire de nous des adultes intelligents et cultivés. Disons qu'ils se sont rendu compte que nos cerveaux étaient des organes qui pouvaient avoir une fonction utile. On travaille notamment la mémoire. C'est important.

Ils vérifient, ils notent sur de grands cahiers. Certains parmi nous ont tendance à perdre la mémoire. J'en ai vu qui étaient arrivés juste après Achille et moi qui ne parvenaient plus à réciter le moindre texte, comme si les mots avaient glissé de leurs têtes. Ils oubliaient tout, parlaient de moins en moins. Et un jour ils disparaissent. On ne les voit plus. Disparus.

Je me force à réciter mes poésies dès que j'ai un moment de libre. Une poésie, une leçon d'histoire, une chanson, peu importe. Je veux pas que les mots glissent hors de ma tête sans mon consentement.

On ne peut pas dire qu'on ait une vie merveilleuse. C'est la faute de personne, c'est comme ça. Ne pas poser de questions. Les adultes n'essaient pas de nous divertir. Quand ils ne nous testent pas, ils nous surveillent. Je ne sais pas ce qu'ils peuvent craindre.

L'ambiance n'est pas vraiment à la fête. Mais c'est arrivé une fois.

C'était pour le premier de l'an.

Tout le personnel était là. On nous avait même préparé des tenues de fête. C'est la première fois que j'en voyais, je ne savais pas qu'il y avait des tenues spéciales pour les fêtes. En réalité, ce sont à peu près les mêmes tenues mais avec des paillettes. Je me souviens de la galère pour tout nettoyer. Ça collait dans les cheveux, sur les draps et les oreillers. Tu parles d'une idée. Il y a même eu

une douche qu'a été bouchée. Au moins, il se passait quelque chose. Dix centimètres d'eau au sol. Panique et grands cris. La situation a été réglée en vingt minutes. Les vingt minutes les plus folles de cette année-là. C'est dire...

Les médecins étaient là. Ils ne participaient pas vraiment à la liesse collective. J'en ai même vu qui prenaient des notes. Je crois que les médecins ça doit pas savoir faire la fête.

Et puis il y a les voyages. Pas les voyages comme au début du XXI^e siècle. Les voyages olfactifs. On se retrouve tous dans une grande salle où l'on diffuse des odeurs. Forêt, montagne, océan. Je me souviens de la première fois que j'ai senti l'odeur de l'océan : je me suis évanoui. Pour tout dire, je trouvais que ça puait. Un mélange de poisson, de sel et de vase, à ce qu'on nous a dit. Et puis j'y ai pris goût. J'ai trouvé que l'océan sentait la liberté. Mais c'est peut-être parce qu'on m'avait obligé à lire des histoires de marins, de capitaines au long cours et de découvertes des Amériques.

Il paraît que les Amériques n'existent plus. C'est pas évident d'avoir des informations.

On a droit à ces voyages une fois par trimestre. On part tous ensemble pour deux ou trois heures de promenade. C'est le professeur Hook qui vient nous raconter les étapes. Les plus jeunes le regardent avec des grands yeux. Il me semble qu'avant on appelait ça le « théâtre » mais je ne crois pas qu'il y avait les odeurs au théâtre. Il fait comme s'il était en train d'escalader des

montagnes, de marcher dans la forêt, ou à la barre d'un navire. Il nous hurle de nous cramponner à nos sièges, de faire attention où l'on met les pieds.

Je me souviens d'une fois où ils s'étaient trompés dans les odeurs. On était en pleine ascension d'un glacier et ils ont envoyé un océan. Hook ne s'était pas démonté. Il avait fait comme si de rien n'était en nous expliquant que la montagne était en train de sombrer comme cela se produisait une fois tous les mille ans. Une véritable chance d'assister à cela, d'après lui.

Quand j'étais petit, ce que je préférais, c'était les voyages en ville. On y avait pas droit très souvent. Les plus jeunes ne supportaient pas l'odeur du bitume et des gaz d'échappements. Moi je leur trouvais quelque chose de familier en plus doux. Pour ces voyages, ils avaient choisi l'odeur d'une ville au début du ^{xxi}^e siècle qui s'appelait Paris. L'une des plus belles villes du monde d'après Hook. Mais on y va plus trop peut-être parce que l'odeur ressemble trop à celle qu'on respire dans le Ventre alors on est pas si dépaysé que ça.

Pour tout dire, ces voyages ont fini par me lasser. Je suis peut-être trop vieux pour écouter les conneries de Hook. « Accrochez-vous à vos baskets, les enfants ! » J'imagine bien mes chaussures partir toutes seules faire un tour du monde. Je ne lui en veux pas, il est gentil et il fait ce qu'il peut pour nous changer les idées. C'est juste que j'ai passé l'âge.

La plupart du temps, je ferme les yeux et j'arrive à oublier sa voix. Je me fais mon propre voyage à travers la forêt ou la montagne. Même si on dit que c'est pas vrai, je suis certain qu'il doit bien rester une forêt quelque part. Je veux dire, une vraie forêt, pas comme celle du Ventre avec ses arbres rabougris et noircis. Une vraie forêt bien dense comme dans les contes où les enfants ont peur des loups.

J'aimerais le vérifier moi-même. J'en ai assez que l'on me dise ce qui existe et ce qui n'existe plus, qu'on me parle de l'ancien monde comme d'un paradis perdu.

Dans deux ans j'aurai dix-huit ans. Dans l'ancien monde, on appelait ça la majorité. On pouvait choisir qui allait gouverner le pays, on pouvait boire de l'alcool, fumer des cigarettes, conduire des voitures, trouver un boulot et quitter l'endroit où on avait grandi.

Je suis le plus vieux des enfants du Centre. J'ai demandé si pour l'occasion je pourrais aller à l'extérieur. On m'a répondu « On verra ». C'est leur grande réponse. « On verra. » Résultat, on voit jamais rien.

Un jour je m'en irai avec ou sans leur accord. C'est eux qui verront.

CHAPITRE 2

AVA

C'est la quatrième fois que mon réveil sonne. C'est la quatrième fois que j'appuie sur « rappel ». Je me demande si on peut le faire à l'infini. Ou si, à un moment, le téléphone le prend mal et se rebelle. Peut-être que je vais le découvrir aujourd'hui parce que je suis pas près de me lever, et que je prends plaisir à remettre à plus tard cette obligation d'obéir, de sortir du lit, d'aller au lycée. Je n'y céderai pas, je le sais déjà. Je zone sur TikTok, Insta, Snapchat, je fais même un tour sur Facebook. Même si y a plus personne sur Facebook. Je scrolle, je scrolle, je fais danser la vie des autres avec mon pouce. Ça me rend toujours un peu triste de faire ça. Pourtant, je continue. C'est même la première chose que je fais en me réveillant, avant de faire pipi. Je quitte le mode avion et je fais danser la vie des autres avec mon pouce. Et puis ça me donne toujours cette sorte

de nausée. Parce que je ne sais pas faire danser la mienne, ni avec mon pouce, ni avec aucun de mes doigts. J'ai toujours l'impression d'être en dehors de la vie quand je contemple celle des autres. Oh il y a de la rigolade, bien sûr. J'ai ma Nour. On fait des coups, on fait le mur, on grimpe sur des toits, on regarde le monde de haut, on se raconte des trucs, on se soutient. Plus de dix ans qu'on fait ça.

On s'est connues à la maternelle. On s'est jamais quittées, jamais éloignées. Même si on n'est plus dans les mêmes classes. Parce que j'en ai sauté deux. Et même si on n'a plus vraiment les mêmes priorités. Je suis obsédée par la fonte des glaces et la sixième extinction de masse, elle est obsédée par le code informatique et par Thibault Méliès. Un type de sa classe qui court avec les pieds en dedans. Va savoir pourquoi, elle le trouve irrésistible.

Ça resonance. Je rappuie sur « rappel ». Le téléphone encaisse. J'irai pas aujourd'hui. Je sais que je vais finir par avoir des ennuis. Ça doit faire cinq ou six fois que je fais le coup du réveil que je respecte pas. Et puis il faut ajouter toutes les fois où j'ai écouté le réveil mais pas le devoir d'aller en cours et où je suis plutôt allée marcher pour le climat. J'ai marché comme ça huit ou neuf vendredis. On peut pas dire que nos pas aient eu beaucoup d'impact. C'est bien simple, il ne se passe RIEN. Ou plutôt tout continue de se passer : les avions, les tomates en décembre, la déforestation, les vêtements fabriqués aux quatre coins

du monde, qu'on achète et qu'on jette, pour en acheter d'autres. Moi j'ai deux jeans, quatre tee-shirts, trois pulls. C'est largement suffisant. Mais ça change quoi, que j'aie deux jeans, quatre tee-shirts et trois pulls ? Absolument rien.

Allez, je me lève.

Je dis « Papa ? ». Mais c'est vraiment pour la forme. Parce que je sais bien qu'il n'est pas là. Je me souviens plus quand il est censé être à la maison cette semaine. Il est à l'autre bout de la France près de vingt jours par mois. Il a un nouveau poste. Enfin ça commence à faire un bail, maintenant. C'est plus vraiment nouveau. Mais ça a tout changé. Une « mission » comme il dit, qui a l'air importante et dont il ne parle jamais. Apparemment il n'a même pas le droit de le faire. C'est une étude top secrète, il emploie pas ce genre de mots parce qu'il veut pas que je fouine mais je sens que c'est un truc comme ça. Bof, je fouine pas... Faut choisir ses combats.

Mon père est chercheur, agronome à la base. C'était un écolo à fond plus jeune. Il est l'un des premiers à avoir travaillé sur les conséquences du réchauffement climatique sur les cultures. Genre il y a au moins trente ans. Il était tout jeune, idéaliste. Il a réussi à mener sa carrière de chercheur et un engagement vénère en politique pendant des années. Maman m'a raconté. Il était très passionné. Il défendait ses idées, se battait pour faire passer des lois. Mais ça l'a abîmé, je crois. Parce que les lois, elles ne passaient pas.

Lui aussi souffrait de manquer d'impact, sûrement. Peut-être que c'est héréditaire cette malédiction. Enfin, il a arrêté la politique et, depuis, il est encore moins là. Il bosse même le week-end.

Il appelle tout le temps en revanche. Je lui ai dit mille fois que j'aimais pas ça mais il ne sait pas être père autrement que par téléphone. Je décroche pas toujours. Il me fatigue avec sa culpabilité. Elle est partout. Au téléphone, dans ses innombrables textos, dans les petits mots qu'il me laisse aux quatre coins de l'appart, dans sa carte de crédit dont il m'a donné le code et dont il m'encourage à me servir, pour me faire livrer de la bouffe ou « me faire un petit plaisir avec une robe ou n'importe ».

Je ne me fais pas livrer de bouffe parce que ça pollue et que ça exploite, je ne me fais pas non plus de petit plaisir avec une robe ou n'importe pour les mêmes raisons. Il me rend ouf. Il sait très bien que je suis contre la société de consommation, mais il a rien de mieux à m'offrir. Il a changé. Franchement, je sais même plus qui il est. Une ombre, un fantôme. Quand il est là, il n'est pas là non plus. Il a fusionné avec son tel et ça l'emmène virtuellement ailleurs, en permanence. Toujours une urgence, un problème à gérer, « Désolé mon amour absolu, j'en ai pour deux minutes ».

Oui, y a comme un énorme creux. Aller à l'école pour apprendre des trucs dans un monde qui meurt, passer des soirées avec un père au téléphone. Mais je suis pas amère. J'ai Nour. Et j'ai

mon amour de la vie. Je ne veux pas que le monde meure. Je ne me résigne pas. Je suis trop jeune pour être résignée et je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'on vive. Mieux.

J'ai toujours aimé la vie. Malgré ma mère, qui est partie, malgré mon père, qui s'absente, malgré les fêtes, auxquelles je ne suis pas invitée. Je suis reconnaissante d'être en vie. Je pense que c'est miraculeux. Quand j'ai appris que pour l'instant aucune forme de vie n'avait été recensée sur aucune planète, j'ai trouvé le miracle encore plus miraculeux.

J'avoue que du coup, c'est aussi plus pénible d'assister à la destruction du vivant, du miracle. J'ai du mal à comprendre. Je ne me reconnais pas dans ces élans-là, je ne conçois pas qu'on puisse avoir aussi peu de respect pour la beauté fragile et improbable de cette planète. Je ne comprends pas non plus que les humains n'aient pas réalisé que détruire « l'environnement », comme ils disent, c'était se détruire soi-même. Parce que nous sommes « l'environnement », nous avons besoin de lui, nous ne sommes rien sans lui, nous en faisons partie.

Je croque dans une pomme en regardant le boulevard, sous la fenêtre du salon. Ça roule, ça klaxonne, ça s'énerve. Ça non plus je comprends pas, j'avoue. En fait, je ne comprends pas grand-chose à la société dans laquelle je suis née. Mon portable vibre sur le canapé. J'espère un message. J'espère toujours un message, que quelqu'un

cherche à me joindre. La plupart du temps c'est Nour, ou mon père. Pas cette fois. L'écran affiche un rappel de l'agenda. J'ai rendez-vous à la récré de dix heures avec la conseillère d'orientation. Ça accélère mon rythme cardiaque. J'avais complètement zappé. C'est dans trente minutes. Et ça va rendre mon absence aux deux heures de maths définitivement pas discrète. Mais quelle bolosse, j'ai bien choisi mon jour pour tester la résistance de mon tel aux relances infinies du réveil. Bon. Reprends-toi, meuf. Allez, allez, on s'agite. Je pense ça mais je ne bouge pas d'un cil. Je suis comme bloquée. Je ne veux pas y aller. Je ne veux pas qu'on m'oriente. Vers quoi? Aucune orientation n'est souhaitable dans un monde pareil. Il faut tout changer avant de s'orienter. Bon allez Che Guevara, mets ton jean, va. J'ai pas envie qu'ils appellent mon père, alors j'enfile. Mon jean, mes chaussettes, mon tee-shirt Sea Shepherd, mes vieilles Vans dégingluées. Je sais que ce non-style vaguement militant m'assure de ne pas appartenir tout à fait à la caste des losers. On peut pas dire qu'il soit tellement étudié pourtant. Enfin tant mieux.

Allez j'attrape les clés, je claque la porte, je dévale les escaliers, sous l'impulsion d'une énergie venue de je sais pas où mais à laquelle je me sens étrangère. Je cours. Sur le boulevard. Au milieu des gens, des trottinettes et des voitures. Je cavale. Et j'arrive en nage mais à l'heure devant le bureau de Mme Martineau.

Je m'essuie le visage avec mon tee-shirt, tâche de reprendre mon souffle. Je dois avoir ces plaques rouges affreuses sur les joues. Je pourrais peut-être prendre le temps de le mettre sous l'eau, aux toilettes. La porte s'ouvre.

– Mademoiselle Dorsen. Entrez, je suis à vous dans une minute.

Elle n'a pas l'air de remarquer que j'ai une tête à revenir d'un marathon en montagne, et pas non plus l'air au courant de mon absence de ce matin. Je vais peut-être m'en tirer finalement. J'entre dans la pièce alors que Martineau en sort.

Elle revient deux minutes plus tard et s'assied derrière son bureau, avec son petit chignon bien comme il faut et ses ongles bien propres, bien limés, et ses lèvres fines toujours peintes avec un peu de rose. Martineau n'a pas d'âge. Elle est jeune et vieille. Les deux en même temps. J'ai déjà eu affaire à elle, parce que c'est aussi la psy du lycée, que j'ai été estampillée « élève précoce » et que ça justifiait « qu'on discute un peu toutes les deux ». Je l'aime bien. Elle est gentille. Elle veut me parler de mon avenir. Voilà un mot qui me paraît bien nébuleux. Des professeurs ont signalé mes absences répétées. Ils s'inquiètent pour moi. Elle va devoir le notifier à mon père. Elle dit ça sans menace, avec son regard bienveillant. Elle bouge beaucoup les mains, un coup dans l'air, un coup sur son bureau. Elle veut me toucher, elle réprime des élans maternels que la vie ne lui a je pense jamais donné l'occasion d'assouvir.

– Est-ce que tu es d'accord pour me parler un peu ?

– Oui. Mais de quoi ?

– Des raisons qui te poussent à sécher les cours, des tourments que tu pourrais avoir.

Je veux être sincère avec elle. Mais je sais pas par où commencer. Parce que des tourments... Ouais j'en ai deux trois.

– Tu peux parler librement Ava, tu sais. Je ne tends pas de piège.

– Ben, pour être complètement honnête, dans les circonstances actuelles, aller à l'école m'apparaît comme une perte de temps pure et simple. Vous savez combien il fait dans l'Arctique en ce moment ?

– Je... Non... Pourquoi ?

– Il fait dix degrés. C'est trente degrés au-dessus de la normale.

– D'accord, Ava, mais je ne vois pas ce que la météo de l'Arctique a à voir avec ton avenir professionnel.

– ...

– Ava, tu sais, les choses se jouent maintenant. Tu es une élève douée, c'est un fait. Mais tu ne dois pas te reposer sur tes acquis, c'est un pari risqué. Je voudrais te donner toutes les chances d'être employable et ce dans les meilleures conditions, pour avoir l'occasion d'exprimer pleinement ton potentiel.

– Madame Martineau, ne le prenez pas personnellement, je sais que vous dites tout ça dans mon

intérêt, mais je n'ai aucune intention de devenir « employable ». Je ne veux pas qu'on m'emploie. Je ne veux pas servir cette société-là, je ne veux pas apprendre à vendre des trucs qui ne servent à rien et à cause desquels il fait vingt degrés dans l'Arctique en novembre, à cause desquels le permafrost fond, à cause desquels il s'apprête à relâcher des tonnes de méthane et des virus préhistoriques, qui provoquent des catastrophes naturelles de plus en plus meurtrières, qui obligent des populations entières à fuir leur lieu de vie parce que ceux-ci sont devenus inhabitables, qui détruisent le monde et les humains, et pour quoi ? Pour quoi ?

Martineau se touche le nez nerveusement. Elle me regarde sans rien dire, baisse les yeux, puis tripote des feuilles posées sur son bureau.

– Il faut pourtant continuer de vivre, Ava. Et tu ne pourras pas vivre sans emploi. Tu as de nombreuses qualités. Tu peux te permettre d'envisager de faire médecine, ou une école de commerce, ou une...

– Vous ne comprenez pas, Madame Martineau. Je préfère vivre dans les poils de dessous de bras d'un géant qui ne se lave jamais que de faire une école de commerce.

– Je vois en gros, oui, elle dit en souriant. Mais on apprend beaucoup en école de commerce. Il y a des cours de culture générale. Ou tu pourrais étudier les sciences politiques, pourquoi pas, puisque tu es... comment dire... militante. Mais il

me semblerait plus sûr que tu intègres une grande école. Ce qui implique de te soucier de la constitution de ton dossier dès à présent.

On est en plein dialogue de sourds. Aucun espoir d'en sortir. Martineau est bien intentionnée, cela dit, et elle accueille mon irrévérence de tête à claque qui sait mieux qu'elle avec calme et indulgence. Je sais bien que je fais cet effet-là. J'en suis pas fière, ni ravie, j'en suis triste. Et la plupart des gens ne réagissent pas avec autant de douceur que Martineau. J'ai pas cherché à mettre les formes, je mets de moins en moins les formes. Je peux être irritante, parfois je regarde mal, et alors, on voit que je juge, et cette attitude est contre-productive, c'est pas comme ça qu'on convertit ses interlocuteurs à l'écologie, mais je sais pas faire autrement, je sais pas être sympa, écouter les réponses évasives, compatissantes, ou gorgées de foi aveugle dans le « progrès », comme s'il s'agissait d'un mot magique qui allait nous tirer de tous nos mauvais pas, je m'impatiente, je panique, je supporte plus de voir l'urgence absolue niée ou balayée d'un revers de main résigné, je suis terrifiée d'en savoir autant sur l'état de la planète et sur ce qui nous attend. J'ai peur.

Mais Martineau est loin, si loin de tout ça, elle essaie de faire son travail, elle veut mon bien, elle ne comprend pas qu'il se situe ailleurs que dans mon cursus scolaire, mais elle veut mon bien, elle ne comprend rien, la cloche retentit. Alors je dis oui, je dis d'accord. J'en pense pas un mot.

En sortant du bureau, j'entre en collision avec un grand corps.

– T'es dans tes pensées, toi!

La voix est un grave velours. Je lève les yeux vers le visage du grand corps. Je suis incapable de produire un son. Le coup de foudre. Le truc à la con. Comme dans les films. Pas plus subtil. Je suis subjuguée. Je ne sais pas combien de temps je reste figée à contempler ces yeux bleus, verts et jaunes à la fois, ce nez long et droit, ces sourcils noirs, grandes virgules somptueuses qui ponctuent ce regard infernal et puis la bouche en bas, au milieu d'une barbe négligée... Mon Dieu. Il me sourit. Ses incisives se chevauchent juste comme il faut, juste comme il faut pour me perforer un peu plus le cœur. Je pourrais mourir pour ce type, pour ses dents.

– Ça va ?

– Mmmh ? Oui. Oui, merci.

– Ben salut.

– Salut.

OK, meilleure conversation de ma vie entière. Faut que j'appelle Nour, faut que je lui parle, faut qu'elle sache.

Je me retourne pour le suivre un peu du regard.

– Martin !

Une terminale d'une autre classe l'appelle. Il va dans sa direction, gracieux comme un cygne, puissant comme un jaguar. Enfin il se dirige vers elle, quoi. Ce que je donnerais pour être cette fille

qui appelle Martin à elle et qui se voit exaucée. Une fille avec une poitrine pas possible qu'on devine même sous son manteau, et des longs cheveux blonds. Le genre de créature que je ne serai jamais. Enfin disons que c'est mal barré. Je suis brune et plate comme un iPad.

Bon, faut que j'appelle Nour.